

Fermer Vénus

Il était une fois une très jeune femme du nom de Vénus. Elle était belle et sa grâce l'innocentait aux yeux du monde. Parfois, au détour d'une clairière, on l'apercevait qui gambadait avec pour seul compagnon un ballon qu'elle retenait prisonnier au bout d'une ficelle afin qu'il ne s'en aille pas rejoindre le Ciel. Vénus était nue.

Contrairement à la Vénus de Botticelli, immobile, figée dans une grâce froide et inanimée où s'exprime la permanence du vide, la Vénus de Paul de Pignol ne semble retenue par rien ni par personne, sauf peut-être par ce ballon qu'elle interroge tel un enfant qui quête au loin le regard de son père (Zeus). Aucun « mouvement extérieur », excepté le vent,¹ ne vient contrarier sa nature profonde ; elle est libre comme l'air ; elle court, saute, s'arrête, puis repart au gré de

1 Georges Didi-Huberman, *Ouvrir Vénus*, Paris : Gallimard, 1999, p. 28.

sa capricieuse insouciance ; elle est sauvage, vagabonde, insaisissable. Bref, elle nous échappe. Tout autour d'elle flotte la ronde de ses sourires malicieux où nous nous égarons. Croisant nos regards, elle foule d'un pas léger nos plus noirs désirs et s'esquive à l'approche de nos mains. Même le destin ne semble pas avoir d'emprise sur elle. Son aire de jeu est l'espace naturel de la Vie.



Au premier regard, tout semble opposer la Vénus de Paul de Pignol (1989) et celle de Sandro Botticelli (v. 1485). La première traverse l'espace devant nous en sautillant, la seconde nous apparaît *standstill*, figée dans la pose d'une rareté qu'on exhibe. L'une engage sa féminité dans un déploiement du corps, tandis que l'autre, d'où rien ne saillit, semble vouloir l'ignorer.

Toutes deux portent leur regard ailleurs que sur nous, mais l'une est toute à son divertissement, tandis que l'autre, pensive, a le regard platonique d'une lointaine réminiscence qui préface l'épreuve de son dévoilement. Portée par le souffle de Zéphyr, son âme s'évade sous nos yeux, laissant derrière elle l'image